

L'ENTRETIEN DU MOIS

EN AFRIQUE, L'HOMME QUI NE SAVAIT PAS LIRE... A CRÉÉ UNE ÉCOLE POUR AVEUGLES

- Pasteur, forgeron, cultivateur, enseignant... Emmanuel Bamogo doit faire feu de tout bois!
- « J'ai trouvé beaucoup d'aveugles dans le village de Wayen : environ 10 % de la population... »
- « Aujourd'hui, nous accueillons 120 aveugles dans trois centres et une "école inclusive"... »
- Un défi quotidien : trouver de quoi nourrir des dizaines d'enfants et d'adultes handicapés !...
- « Notre but est aussi d'apprendre aux malvoyants un petit métier pour sortir de la mendicité... »
- En stage en France... ou les premières impressions d'un Africain en Europe...



« En Afrique, les aveugles sont souvent très malheureux ! La plupart d'entre eux sont mendiants. Mais le pire pour eux, c'est qu'on les cache.

J'ai trouvé des aveugles dans des conditions de vie terribles: Aimé Zongo, un de mes élèves – aujourd'hui adulte, marié et père de deux enfants, qui vit de son métier de tisserand – était traité chez lui comme un animal, et même pire que cela.

Il était couvert de terre et de saleté parce qu'il était maintenu enfermé, sans soins, dans une petite pièce au fond de la case. Il restait là, sans sortir du tout dehors, pendant une semaine parfois, sans même pouvoir aller se soulager à l'extérieur... »

Emmanuel Bamogo est un personnage attachant : l'inaltérable bonne humeur qui rayonne de son visage ouvert lui attire d'emblée une fort légitime sympathie, tout comme l'humour discret qui allume par moment une lueur de malice dans son regard.

Mais la paisible bonhomie de son attitude pourrait amener l'observateur superficiel à se méprendre : cet homme possède aussi une volonté de fer, un dynamisme et un esprit d'entreprise remarquables. Des qualités que sa dimension de cœur, et sa foi vivante, l'ont conduit à mettre au service des malheureux, des

exclus de la société africaine, et tout particulièrement des aveugles.

En témoigne l'étonnante « aventure » dans laquelle il s'est lancé voici plusieurs années, lui l'orphelin de père, que la pauvreté familiale avait privé de scolarisation : fonder une école pour accueillir et alphabétiser les aveugles de sa contrée, grâce à l'alphabet Braille. Un projet qu'il commença à mettre en œuvre dans sa modeste maison de pasteur protestant, les recueillant au sein de sa famille...

Aujourd'hui, après des années d'âpres travaux, luttes – et de sacrifices personnels – l'action menée est reconnue et en partie soutenue par l'Etat du Burkina Faso...

C'est l'histoire de cette œuvre, désintéressée, profondément humaine et altruiste, que « Regard d'Espérance » a choisi de retracer en ce temps de Noël, sans oublier les échos de l'expérience vécue par un Africain découvrant l'Europe, ni sa vision de notre société : miroir toujours instructif que ce regard de l'autre sur soi...



■ Voudriez-vous vous présenter brièvement ?

« Je suis né vers 1968 au Burkina Faso, qui s'appelait alors la Haute-Volta, dans un village qui s'appelle Ribulu, situé dans la province de Kaya. Mais j'ai grandi dans la région de Ganzourgou, là où j'habite actuellement, dont le chef-lieu est la ville de Zorgho...

Jeune homme, je suis allé chercher du travail en Côte-d'Ivoire, comme beaucoup de Burkinabés. J'y suis resté de 1986 à 1989, à travailler dans des plantations.

De retour au pays, j'ai débuté une formation biblique pour devenir pasteur dans l'Eglise protestante évangélique des Assemblées de Dieu. La formation durait 3 ans.

Je me suis marié durant ce temps, en juillet 1990. Nous avons aujourd'hui quatre enfants : trois filles et un fils. L'aînée est née en 1993, le garçon en 1996, et mes deux autres filles en 1998 et 2005.

Après cette formation pastorale, j'ai été affecté au village de Wayen, tout d'abord comme stagiaire, puis comme pasteur titulaire. J'y suis resté 3 ans.

Ensuite, je suis venu exercer le ministère pastoral là où je suis maintenant, à Zorgho.

C'est aussi là que j'ai commencé un travail d'alphabétisation pour les aveugles, qui a débouché plus tard sur la création d'une école spécialisée...

J'ai aussi été élu président du Conseil des pasteurs de notre sous-région de Mogtédou. »

■ Vous êtes donc aujourd'hui pasteur dans une église protestante évangélique au Burkina Faso, mais également directeur d'une école spécialisée dans l'accueil et l'alphabétisation des aveugles, établissement que vous avez personnellement fondé... Pourquoi avez-vous créé cette école particulière ?

« En fait, tout a commencé le 20 avril 1992, par une rencontre...

J'étais en formation pastorale à l'Institut biblique quand, à l'occasion d'une convention, je me suis rendu à Ouagadougou. Là, dans une église, je me suis trouvé chaque matin assis à côté d'un aveugle qui lisait la Bible en Braille. Je me suis mis à discuter avec lui, à lui demander comment fonctionnait l'écriture et la lecture en Braille... Il m'a tout expliqué.

Et quand j'ai été affecté à Wayen, j'ai trouvé dans ce village un grand nombre d'aveugles. Environ 10 % de la population ! Il y en avait déjà 5 dans l'église où j'étais ; 5 sur 25 fidèles... Leur sort m'a beaucoup ému. Je me suis souvenu de la rencontre avec cet aveugle qui pouvait lire la Bible en Braille – il s'appelait Lucien Naré – et j'ai senti au fond de moi qu'il fallait faire quelque chose pour ces malheureux. Cette pensée ne m'a jamais plus quitté, elle me travaillait le cœur sans arrêt. J'y pensais chaque jour ! Et même nuit et jour, je peux dire... »

■ **Les personnes malvoyantes sont nombreuses en Afrique ; quelles sont les principales causes de cécité ou de malvoyance ?**

« Beaucoup d'aveugles le sont de naissance. Dans la région où je vis, celle de la Volta blanche, c'est la mouche Tsé-tsé qui est l'une des causes principales. Mais là comme ailleurs en Afrique, ce sont aussi différentes maladies qui provoquent la cécité, comme la rougeole, le glaucome, et d'autres encore sans oublier beaucoup d'accidents, de blessures aux yeux... »

■ **Quel sort est réservé aux aveugles dans les villages, et de quoi vivent-ils ?**

« Ils sont souvent très malheureux ! La plupart d'entre eux sont mendiants. Mais le pire pour eux, c'est qu'on les cache.

J'ai trouvé des aveugles dans des conditions de vie terribles : Aimé Zongo, un de mes élèves – aujourd'hui adulte, marié et père de deux enfants, qui vit de son métier de tisserand – était traité chez lui comme un animal, et même pire que cela.

Il était couvert de terre et de saleté parce qu'il était maintenu enfermé, sans soins, dans une petite pièce au fond de la case. Il restait là, sans sortir du tout dehors, pendant une semaine parfois, sans même pouvoir aller se soulager à l'extérieur...

En dehors de l'alphabétisation, notre but est donc aussi de leur apprendre un petit métier artisanal qui leur permettra de sortir de la rue, de cesser de mendier. Ils ne sont pas mendiants parce qu'ils sont aveugles seulement, mais parce que personne ne leur apprend un métier. Or, ils peuvent faire beaucoup de travaux, dans l'artisanat, dans l'élevage. Certains de ceux qui sont passés par notre école font aujourd'hui de l'élevage de poules, de porcs, de vaches...

Et apprendre à lire est une étape fondamentale !... »

■ **Vous a-t-il été facile de convaincre ces personnes, et leurs familles, de venir fréquenter votre école ?**

« Une des choses qui ont été les plus difficiles pour les aider, a tout d'abord été de les trouver, d'aller les chercher au fond des villages, et au fond des cases où leurs familles les tenaient cachés, dans une très grande misère... »

J'ai parfois dû faire jusqu'à 60 à 70 kilomètres à mobylette pour aller chercher un seul d'entre eux !

Souvent, je commence par aller voir un chef de village, ou le responsable du département, en leur expliquant que j'ai fondé une école spécialisée pour alphabétiser les aveugles, et que je suis à la recherche de personnes malvoyantes pour leur proposer de venir...

En général, il m'indique un village ou une concession où vit un aveugle. Mais, arrivé sur place, la famille me dit souvent que non, il n'y a jamais eu d'aveugle chez elle...

Certains ne veulent tout simplement pas que l'on sache

qu'un membre de la famille est handicapé. D'autres ne considèrent plus ces pauvres gens comme des êtres humains et les cachent, les maltraitent...

Il a parfois fallu que je revienne cinq, six, dix fois frapper à la porte d'une case où je savais trouver un enfant ou un adulte aveugle, avant qu'on accepte de le laisser venir à l'école... Et certains n'ont jamais pu venir, hélas...

Mais parfois, ce sont aussi les aveugles qui n'osent pas venir à l'école...

Et parfois, à l'inverse, ce sont les parents eux-mêmes qui les y amènent, surtout maintenant que l'école est connue, et d'autant plus que j'ai aussi eu la possibilité de faire des émissions à la radio.

Cependant, c'est généralement toujours à nous de nous occuper d'eux, pour leur transport, leur nourriture... Les enfants de l'école sont pensionnaires.

Au début, ils étaient tous logés chez moi, dans notre maison familiale, et ma femme préparait les repas pour tout le monde. Elle était vraiment leur maman à tous. Maintenant, ils sont hébergés dans un bâtiment de l'école. »

■ **Voudriez-vous nous raconter les tout débuts de cette « aventure » dans ce qui était pour vous l'inconnu ? Comment avez-vous commencé ?**

« C'est une longue histoire : en 1995, trois ans après notre première rencontre, j'ai retrouvé à Ouagadougou, pendant une convention pastorale, ce même Lucien Naré. Il tenait un stand pour exposer le principe de l'écriture avec l'alphabet Braille...

Je lui ai expliqué mon souci d'aider les aveugles de mon village. Nous avons beaucoup parlé ensemble. Il m'a dit qu'il était à la recherche de moyens pour mettre sur pied une formation d'alphabétisation en Braille, et que dès qu'il les trouverait, il m'appellerait pour que je puisse la suivre.

Je suis retourné au village, où je voyais toujours ces pauvres aveugles, surtout les jeunes, qui n'avaient aucun avenir... Et j'ai attendu en y pensant encore jour après jour. Comment faire ? Je n'étais moi-même jamais allé à l'école ! Je ne parlais pas le français. J'avais seulement suivi un peu d'alphabétisation en langue Moré – la langue de notre peuple, les Mossis – en 1983 avant mon séjour en Côte-d'Ivoire...

A côté du pastorat, comme presque tous les pasteurs chez nous – qui n'ont pas de salaire pastoral – j'étais forgeron. Je forgeais des dabas – la daba est la bêche traditionnelle avec laquelle travaillent tous les paysans – et des socs de charrues, que je montais aussi sur le bois pour fabriquer l'ensemble de la charrue, tirée par des bœufs, des ânes, ou à la main... J'avais appris le métier dans un centre de formation à Fada N'Gourma. Sans être agriculteur ou sans avoir un métier, un pasteur ne peut pas nourrir sa famille. Alors nous faisons comme l'apôtre Paul, qui fabriquait des tentes, nous apprend la Bible.

En général, nous sommes cultivateurs et faisons soit de l'élevage, soit un autre métier... »

■ **Pourtant, vous avez réussi à suivre une formation d'apprentissage du Braille... ?**

« Oui, un jour, en avril 2001, quand j'étais à la forge, j'ai vu une voiture arriver. Elle portait l'inscription « Alliance Biblique au Burkina Faso ». Quatre personnes en sont descendues, parmi lesquelles mon ami aveugle Lucien Naré ! Comme il me l'avait promis, il venait me proposer de venir suivre une formation en Braille. Il avait trouvé des gens prêts à l'aider à former douze personnes au Burkina Faso : la Mission Evangélique Braille, de Suisse... »

Il fallait monter un dossier et verser 40 000 francs (CFA), ce que le Conseil de mon église n'a pas voulu faire, dans un premier temps. J'ai donc dû me débrouiller pour réunir la somme en vendant ce que j'avais à la maison...

La formation devait avoir lieu du 15 avril au 25 octobre,

c'est-à-dire en pleine saison de travaux agricoles chez nous ! Je suis quand même parti à Ouagadougou puis à Bazèga, sans pouvoir cultiver mes champs. Cela n'a pas été facile pour la famille...

A Ouagadougou, nous avons appris le Braille, et à Bazèga on nous a formés à une vingtaine de petits métiers artisanaux et activités agro-pastorales que nous pourrions faire nous-mêmes, et que nous pourrions aussi ensuite enseigner aux aveugles, pour qu'ils aient un moyen de subsistance...

Les formateurs nous répétaient toujours : « Nous n'avons pas de poissons à vous donner, mais nous allons vous apprendre à pêcher »...

■ **N'a-t-il pas été difficile d'apprendre l'alphabet Braille ?**

« Pour moi, cela n'a pas été facile. Je ne pouvais pas l'apprendre en français, langue où il était enseigné. Il fallait que je passe par le Moré... Mais j'ai réussi. Puis, je suis rentré au village pour commencer à aider les aveugles, ce que j'attendais depuis si longtemps ! »

■ **Comment cette école s'est-elle développée au fil du temps ?**

« A la fin de la formation, l'on nous a donné 125 000 CFA (environ 190 €) chacun, pour débiter un travail parmi les aveugles...

A mon retour, j'ai rassemblé chez moi six aveugles de notre village, tous adultes, et nous avons commencé l'alphabetisation en Braille. C'était en 2002.

Puis, nous avons construit nous-mêmes un petit hangar. Nous avons les tablettes en Braille, les poinçons et les planchettes nécessaires – ceux qui connaissent le principe de l'écriture en alphabet Braille comprendront ce dont il s'agit...

J'étais à la fois pasteur et enseignant en Braille. Et il fallait aussi que je trouve de quoi nourrir ces 6 personnes, en plus de ma famille. Car ces aveugles faisaient tout un chemin – plusieurs kilomètres pour certains – pour venir le matin et retourner l'après-midi. Nous faisons l'alphabetisation de 9 H à 14 H 30 chaque jour... Et ils mangeaient donc avec nous le midi.

Heureusement, grâce à la formation agro-pastorale que j'avais reçue, mes récoltes ont augmenté. Cela a duré 4 ans.

Puis le nombre d'aveugles est passé à 12... Et en 2006, j'ai déposé un dossier de demande de subventions auprès du Fonds pour l'Alphabetisation et l'Education Non Formelle, créé en 2004 par l'Etat du Burkina Faso.

Une première demande m'avait été refusée en 2004... Mais celle-ci, déposée en 2006, a été acceptée, et en 2007 nous avons reçu une aide de 10 millions de CFA ! (environ 15 000 €).

■ **Après cinq années dans des conditions difficiles, cela a dû marquer un véritable tournant dans votre travail ?**

« Oui ! Nous avons pu ouvrir un deuxième centre dans un autre village, acheter des vivres et du matériel pour les aveugles...

Mais mon projet était de pouvoir ouvrir un jour une vraie école pour les enfants aveugles, en plus des centres pour adultes.

En 2008, les représentants de la Mission Evangélique Braille sont revenus au Burkina Faso afin de voir le travail que nous avions accompli. Je leur ai parlé de ce « rêve » de créer une école... Et ils m'ont promis leur aide.

Nous en avons posé la première pierre – à Zorgho cette fois – en 2009, en présence du maire de la ville, notamment. L'UNICEF nous a fait un forage pour l'alimentation en eau.

Je voyais bien que ce travail parmi les aveugles allait grandir... Mais je n'étais moi-même jamais allé à l'école. Je ne pouvais pas continuer comme cela. Je me suis donc

inscrit à l'école, à l'âge de 40 ans et j'ai commencé à suivre des cours du soir pour apprendre à lire et écrire le français. Tout en exerçant mon ministère pastoral, et en enseignant le Braille aux aveugles, j'ai fait ma « scolarité », du CE2 à la Troisième, et j'ai obtenu mon BEPC en 2014... Les jeunes qui suivaient les cours se moquaient un peu de moi : « Que venait faire ce « vieux » en classe parmi eux ? ! »

Avec ma famille, nous avons travaillé dur pour aller ramasser tous les cailloux, et l'agrégat et le sable nécessaires à la construction du bâtiment de l'école, de sorte que l'aide financière reçue suffise à payer les tôles d'acier, le ciment et le salaire des maçons.

Devant ce travail, la Mission suisse a décidé de nous aider encore davantage pour construire cette école. Elle a été inaugurée en 2011, en présence du député et du chef coutumier de la région de Zorgho... »

■ **Comment cette école fonctionne-t-elle aujourd'hui ?**

« L'Etat burkinabé lui a donné en 2011 – quand j'ai demandé l'autorisation de son ouverture – le statut « d'Ecole Inclusive », c'est-à-dire non seulement une école pour malvoyants, mais pour tous les enfants souffrant d'un handicap.

Nous avons maintenu nos trois centres d'alphabetisation en Braille pour les adultes, et avons donc ouvert « l'Ecole Alain Decoppet ».

L'année dernière, nous avons 16 enfants malvoyants scolarisés, en tant que pensionnaires. Ils sont 20 cette année. L'école ouvre le 1^{er} octobre chaque année et ferme le 15 juin, et les centres pour adultes ouvrent de janvier à juin.

Je vais tous les jours chercher moi-même des aveugles avec la petite moto que la Mission Evangélique Braille m'a donnée...

La Fondation protestante « La Cause » a aussi commencé à travailler un peu avec nous...

Je suis maintenant aidé par des équipes pédagogiques, bénévoles, un secrétaire, et l'Etat nous adjoint un enseignant spécialisé, que nous formons nous-mêmes. »

■ **Comment envisagez-vous l'avenir de cette école ?**

« J'ai encore à cœur un développement, qui était dans ma pensée à l'origine : ouvrir un collège, si Dieu le veut. Tout seul, je n'y arriverai pas !

Nous accueillons au total 120 aveugles par an – à l'école et dans les centres – et certains vont jusqu'en classe de CM2. Mais après, ils ne peuvent plus poursuivre leurs études. Pour l'instant, je n'ai rien, comme cela a toujours été le cas, mais je vais demander au gouvernement l'autorisation d'ouvrir un collège pour eux. Il faut que les aveugles puissent intégrer pleinement la société, et ne soient plus mis à l'écart...

Actuellement, nous bâtissons une église pour les aveugles qui viennent à Zorgho, car sur ces 120, une quarantaine sont chrétiens, mais n'ont aucun lieu de culte. »

■ **Dans toute cette « aventure » d'altruisme et de foi, quelles furent les principales difficultés auxquelles vous vous êtes heurté ?**

« Le plus difficile a été de devoir affronter les mécontents et les jaloux. Comme je venais d'une autre région du pays, j'étais considéré comme un étranger à Wayen. Et certains ont comploté pour me chasser, pour empêcher la création de l'école. Le premier hangar a été brûlé, une nuit, à 2 heures...

Mon frère aîné, qui est aussi pasteur, est venu me conseiller de déplacer le centre, en me disant que s'ils avaient pu incendier notre hangar, ils pourraient aller jusqu'à me tuer.

J'ai écouté son conseil et nous avons rebâti le centre dans la ville la plus proche : à Zorgho.

J'ai aussi connu la jalousie de collègues qui m'ont accusé d'agir par ambition, par recherche de pouvoir, d'argent...

La deuxième difficulté a toujours été, chaque année – et

est encore aujourd'hui – de parvenir à nourrir les dizaines d'aveugles pendant tout leur séjour...

C'est épuisant ! Ma femme, qui s'occupe de tout cela en mon absence, me dit que c'est toujours aussi difficile : trouver l'argent nécessaire, trouver des vivres... »

■ **Et quelles sont, au contraire, vos sources de satisfaction et de joie ?**

« C'est bien sûr de voir la vie des aveugles changer complètement. Les voir sortir de la misère, se marier, fonder des familles, subvenir à leurs besoins... Et voir aussi l'Évangile transformer la vie de ceux qui l'accueillent ! »

■ **Auriez-vous quelques expériences particulières à évoquer ?**

« Je vous ai parlé d'Aimé Zongo, mais j'ai eu la joie de marier six de mes anciens élèves, dont trois avaient rencontré leur future épouse chez nous... »

Encore tout récemment, une semaine après mon arrivée en France, une jeune femme malvoyante s'est mariée à un jeune homme, lui aussi malvoyant, qui est devenu animateur d'alphabétisation dans notre école.

Je me souviens d'un petit garçon de 5 ans, aveugle, qui a pleuré pendant deux semaines à son arrivée à l'école. Il pleurait tant que ma femme a fini par pleurer avec lui ! Aujourd'hui, il a un métier, il est heureux...

Et beaucoup de parents d'aveugles viennent maintenant me remercier pour ce que nous avons fait pour leur enfant.

Tout cela m'a montré que ma démarche n'était pas vaine. »

■ **Vous avez quitté votre pays voici quelques semaines pour un séjour de 8 mois en France, afin de suivre une formation pastorale complémentaire au Centre Missionnaire... Est-ce votre premier voyage en Europe ?**

« Oui, premier voyage en Europe, et même premier voyage en avion... »

Ce qui fait beaucoup de nouveautés pour moi ! »

■ **Après un peu moins de 3 mois, quels sont vos premiers sentiments, impressions... ? Qu'est-ce qui vous a étonné le plus depuis votre arrivée en France ? Quels enseignements en avez-vous déjà tirés ?**

« Le plus surprenant pour moi a été de voir les grandes différences qui existent dans le mode de vie quotidien entre ici et chez nous, au Burkina Faso : les déplacements en voiture, les gens qui vont partout, par exemple ; le train, le métro... »

Le niveau de vie aussi : je n'ai pas vu ici de gens qui vivent misérablement, comme il y en a beaucoup chez nous.

Les paysages, les bâtiments... Tout cela est très différent : les maisons ici sont grandes et solides, en béton. Chez nous, en brousse, ce sont souvent seulement des cases de banco (torchis). Les maisons sont beaucoup plus rares. On en trouve en ville. J'ai été surpris de voir ici de grandes maisons en briques même en pleine campagne, dans les villages éloignés et même loin des villages !

Chez nous, il y a beaucoup plus de différences entre les grandes villes et les villages. »

■ **A quoi vous a-t-il été le plus difficile de vous habituer ? »**

« On m'avait beaucoup parlé du climat, du froid, avant mon départ. Je suis donc allé sur le marché de Ouagadougou acheter des vêtements chauds, trois pullovers... »

Mais quand je suis arrivé au Centre Missionnaire, on m'a donné tout ce qu'il fallait.

J'ai effectivement trouvé le climat très différent de ce qu'il est chez nous, mais jusqu'ici je n'en ai pas souffert. J'ai eu la chance d'arriver en fin septembre, et le mois d'octobre a été très favorable. Bien sûr, quand j'entends les Français dire qu'il fait beau et chaud tel jour, cela correspond à un

temps très froid chez nous !

Jusqu'à présent, je me suis bien adapté à tout : la nourriture, qui est totalement différente... Mais j'ai été surpris par l'usage du couteau à table. Chez nous, au village, on utilise la cuillère, un peu la fourchette, très rarement le couteau de table. En brousse, certaines personnes âgées n'ont jamais vu un couteau de table de leur vie ! D'ailleurs, chez nous, il est impoli de se servir de la main gauche à table.

Les règles d'hygiène sont un autre domaine où les différences sont très grandes, et j'ai beaucoup appris ici sur la santé... »

■ **Est-il des difficultés que vous imaginiez rencontrer et qui ne vous ont, en réalité, pas posé de problème ?**

« Oui, je craignais beaucoup de ne pas pouvoir me débrouiller avec mon français, puisque je ne l'ai vraiment appris que ces six ou sept dernières années, en allant à l'école... »

Beaucoup de gens me disaient : « Mais, Emmanuel, qu'est-ce que tu vas faire en France avec un français pareil ? ! »

Mais je vois que cela va, et de mieux en mieux ! »

■ **Quel regard jetez-vous sur l'Europe après quelque 3 mois de présence et d'observation ? Quels sont les avantages par rapport à l'Afrique et à l'inverse, qu'est-ce qui vous semble meilleur en Afrique ?**

« J'ai remarqué comment les gens travaillent efficacement ici, à tous les âges... Même des gens qui ont une situation aisée continuent à travailler dur !

Par contre, je vois aussi qu'il y a ici beaucoup d'individualisme. Cela, c'est très différent de chez nous.

On prend le temps de se rassembler pour parler, pour être ensemble. Et on ne vit pas chacun de son côté. On ne met pas nos vieux dans des établissements loin de leur famille... Celui qui ferait cela serait rejeté par tous ! »

■ **Comment votre départ et ces longs mois d'absence ont-ils été ressentis par les vôtres ? Comment la vie de famille est-elle organisée en votre absence ? Suivez-vous attentivement son déroulement ? L'absence est-elle parfois difficile à supporter... et même souffrance ?**

« Mon épouse était très inquiète de mon départ. Les enfants beaucoup moins. Il faut dire qu'elle se trouve en charge de l'intendance de l'école, sans compter les 40 à 50 personnes qui viennent manger à la maison chaque jour, et qu'elle doit nourrir.

J'ai quatre enfants, mais ces petits aveugles que j'ai recueillis au cours des années, qui sont aujourd'hui adultes, mariés pour certains, sont devenus comme ma grande famille : je m'occupe d'eux, de leur santé, et même de leur nourriture... »

Il faut aussi savoir que dans notre région où l'islam domine, des jeunes filles qui viennent chez nous sont définitivement chassées par leur famille. Nous les adoptons provisoirement, jusqu'à leur mariage.

Ma femme et moi sommes souvent en contact par téléphone ou par e-mail pour résoudre tous les problèmes qui surgissent toujours... »

■ **Pourquoi avoir consenti à cette longue séparation, et pourquoi avoir choisi le Centre Missionnaire pour cette formation ?**

« Parce que, comme j'ai voulu aller à l'école apprendre pour mieux travailler dans l'alphabétisation des aveugles, je voulais apprendre pour mieux exercer le ministère pastoral dans l'Église.

Je ne connaissais pas le Centre Missionnaire, mais un collègue pasteur, qui y est venu en stage de formation pastorale il y a quelques années, David Kaboré, m'a parlé de ce Centre. Et il m'a dit que si j'y allais, ma vie et mon minis-

tère pastoral en seraient transformés... Je savais aussi que j'apprendrais mieux le français ici.

Je lui ai demandé de me recommander auprès du Centre Missionnaire, et après toutes les démarches, je suis venu. »

■ **Quels conseils donneriez-vous à un jeune stagiaire africain s'appêtant à venir en France, et au Centre Missionnaire ?**

« Je lui conseillerais de beaucoup observer pour beaucoup apprendre. Si mon séjour devait s'arrêter maintenant, après 3 mois, j'aurais déjà tellement appris de choses que cela changerait ma vie et mon travail à mon retour ! Je vois déjà aujourd'hui comment faire pour améliorer beaucoup de choses, dans mon travail pastoral, dans l'organisation, dans la vie quotidienne... »

Et je recommanderais certainement à des gens de venir au Centre Missionnaire ! »

■ **Le Burkina Faso a très récemment traversé de graves soubresauts politiques, qui auraient pu déboucher sur une guerre civile. La situation paraît s'être apaisée... Quelles nouvelles vous parviennent du pays ?**

« La situation s'est apaisée. Nous avons craint qu'une guerre civile éclate. Il y a eu des morts dans les rues de Ouagadougou. Les frontières ont été fermées... »

Mais tout est rentré dans l'ordre. »

■ **Des élections importantes viennent de s'y tenir fin novembre. Comment se sont-elles déroulées ?**

« Elles se sont bien déroulées, et c'était vraiment inespéré après les troubles de septembre ! »

Tout s'est passé dans le calme. Les différents partis politiques se sont soumis aux résultats électoraux. Le candidat arrivé en deuxième position a félicité le président élu, M. Roch Marc Christian Kaboré... »

Il est le premier président civil depuis les toutes premières élections après l'indépendance. A l'époque, le premier président de la Haute-Volta avait été Maurice Yaméwéogo.

Le président Kaboré, qui dirige le Mouvement pour le Progrès populaire, a été premier ministre et président de l'Assemblée Nationale. C'est un homme d'expérience et de bonne réputation... »

Je le connais depuis très longtemps puisqu'il est originaire de Zorgho. »

■ **La France est également en pleine période électorale ; comment percevez-vous l'atmosphère et le déroulement de cette campagne électorale ?**

« Je vois que tout se déroule bien. Chacun respecte les règles de la démocratie... »

Chez nous, le problème est que la plupart des gens qui ont réussi, qui sont nés dans la pauvreté mais qui sont parvenus à des postes de pouvoir, ne pensent qu'à s'enrichir, qu'à profiter avant de s'occuper du pays et du peuple... »

Et ceux qui les critiquent, et qui veulent leurs places, font la même chose quand ils arrivent au pouvoir ! »

■ **En Afrique subsaharienne, la saison des pluies – si cruciale pour les récoltes vivrières – s'est achevée... Qu'a-t-elle donné cette année ?**

« Elle a été assez bonne malgré son retard, et les récoltes aussi. Maintenant, c'est la saison de l'Harmattan, le vent froid et sec. Fin février, début mars ce sera la saison chaude. »

Actuellement, la plupart des récoltes sont faites, sauf celles du coton, et du maïs, qui est uniquement destiné à l'alimentation humaine. »

■ **Quelles sont les principales cultures pratiquées dans votre région du Burkina Faso ?**

« Le coton, le maïs, le mil... »

■ **Vous découvrez peu à peu l'agriculture bretonne... Quelles impressions vous laisse-t-elle ?**

« J'ai été surpris par la taille des champs : des champs de plusieurs hectares ! On ne pourrait pas travailler de si grandes parcelles chez nous : un cultivateur possède 5 ou 6 hectares au maximum, sauf les grands propriétaires de terre, qui ne cultivent pas eux-mêmes. »

Et j'ai été étonné d'apprendre que beaucoup des cultures faites ici vont à l'alimentation du bétail : le maïs, les betteraves... Nous cultivons ce que nous mangeons nous-mêmes. »

En voyant les machines agricoles que vous avez ici, j'ai imaginé le nombre de personnes que je pourrais nourrir en travaillant de cette manière. Nous travaillons la terre à la main, avec la daba, ou avec la charrue tirée par des bœufs. »

Celui qui possède un tracteur – 2 ou 3 % des cultivateurs – travaille pour d'autres, comme entrepreneur agricole. Les terres cultivables ne manquent pas, ce sont les techniques et les machines qui manquent... »

(Entretien recueilli par Samuel Charles)